Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 72 (1933)
Heft: 35

Artikel: Oh ! Ces amoureux !
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-225400

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

UNE SURPRISE

MES meilleurs vœux, monsieur le docteur, me dit ma ménagère, ce matin-là, quand je pénétrai dans la salle à manger pour prendre mon café au lait ; c'est votre fête, aujourd'hui, et, ajouta-t-elle d'un petit air mystérieux, je vous réserve une surprise.

— C'est vrai, madame Surot, j'ai vingt-six ans, aujourd'hui, la vieillesse me guette. Une surprise, dites-vous ? Je vais recevoir mon premier client, à moins que vous ne me gratifiez d'un chien. C'est un chien que j'aurais tant voulu avoir !

Mais la vieille dame, qui était ressortie pendant que je parlais, revint porteuse d'un splendide bouquet dans une main, d'un appétissant gâteau à la crème dans l'autre.

— Voilà toujours cela, en attendant la surprise, dit-elle.

J'appliquai deux baisers sonores sur les joues roses de ma bonne ménagère et ayant fait copieusement honneur à son succulent cadeau, je m'habillai pour me rendre chez ma fiancée qui m'avait fait, la veille, promettre de venir dès la première heure recevoir ses souhaits.

Comme je passai devant la maison de mon ami Tortin, je gravis ses quatre étages et le trouvai aux prises avec son terrier.

Le chien avait enfilé le veston de son maître et, sa tête passant par une manche, il offrait un spectacle hilarant. Mon ami essayait de lui arracher son vêtement, mais la bête se réfugiant sous les meubles, demeurait intangible.

— Veinard, lui dis-je, le beau chien que tu possèdes là ! Moi j'en désire un depuis longtemps et je finirai par l'acheter, d'autant plus que j'ai l'autorisation de ma propriétaire.

Mon ami se frappa le front.

— Mais, si j'ai bonne mémoire, me dit-il, c'est ta fête, ce jour ? Je te réserve, fit-il, d'un air mystérieux, une petite surprise : tu vas voir...

Je lui serrai affectueusement les mains et me rendis auprès de ma fiancée.

Celle-ci, ainsi que mes futurs beaux-parents me reçurent avec force démonstrations affectueuses.

On but un verre en mon honneur et l'on me fit entendre que l'on me réservait comme cadeau un petite surprise qui m'attendait chez moi.

Et de trois ! Laquelle ? Ma fiancée d'ordinaire si expansive resta cette fois bouche close.

Je m'en allais, assez intrigué, quand je vis filer sur l'autre trottoir un gaillard dont j'avais été le voisin, un reporter.

— Hé là ! l'interpellai-je, où courrez-vous comme un dératé, monsieur le chasseur de canards ?

Il tourna vers moi un visage qui ne me parut nullement porté à la plaisanterie, mais me voyant décidé à entraver sa course, il consentit à traverser la chaussée.

— Vous êtes gai, vous ! m'aborda-t-il ; vous avez bien de la chance !

— Que vous arrive-t-il ? N'avez-vous encore rien trouvé à mettre sur le papier ? Il n'est pas tard ?

Il haussa les épaules.

— Imaginez-vous, me confia-t-il que j'ai un gros, un sérieux ennui.

Ma femme s'était mise en tête d'avoir un chien. Je lui en achetai un. Mais j'avais omis d'en demander l'autorisation à mon propriétaire qui habite l'étage au-dessous du mien et comme depuis trois jours que j'ai mon ratier, celui-ci ne cesse d'aboyer, n'étant pas encore habitué à nous, j'ai reçu tout à l'heure une lettre du juge de paix qui me menace d'un constat si je ne le débarrasse pas aujourd'hui même du quadrupède. Je ne veux pas le faire piquer, il est si bon, ce serait dommage. Je cherche donc à qui le vendre ou le donner.

— Voilà qui tombe à pic ! m'écriai-je. Je vous achète votre ratier.

— Tout de suite ?

— Tout de suite ! Moi j'ai l'autorisation expresse de ma propriétaire.

— Quelle joie ! Mais, à vous je ne le vends pas, je le donne.

J'accompagnai le journaliste jusqu'à sa demeure proche, et pris possession de l'animal que je conduisis chez moi, à l'attache.

A peu de distance de ma maison, je vis mon imposante propriétaire sur le pas de sa boutique, une charcuterie qu'elle continuait à exploiter après la mort de son mari.

Mais au lieu de m'adresser comme à l'accoutumée quelques mots aimables au passage, Mme Mercier pivota sur ses talons et je la vis s'engouffrer, raide, dans la pièce du fond.

Que pouvait-elle avoir contre moi aujourd'hui ? Je renonçai donc à lui présenter pour le moment son nouveau locataire à quatre pattes que j'avais pour la surprendre, dissimulé sous mon pardessus. Dans le vestibule de la maison, je le déposai à terre et je le laissai monter les étages devant moi. Je ne fus pas peu étonné en le voyant s'arrêter au deuxième et flairer ma porte avec véhémence. Tant d'intelligence chez mon nouvel ami me ravit.

J'appuyai sur le bouton électrique afin que Mme Surot m'ouvrit, bien que j'eusse la clef de l'appartement dans ma poche.

Le trille de ma sonnerie n'avait pas fini de retentir que des aboiements, des cris, des hurlements et des jappements envahirent mon logis, à quoi s'ajouta un bruit lourd de roulement, comme d'objet tombé. A ce concert infernal se mêla la voix terrorisée d'une femme.

Qu'est-ce que cela signifiait ?

Qu'est-ce qui se passait chez moi ?

J'extrayai de ma poche ma clef, ouvris et me précipitai vers la pièce d'où partait le bruit d'enfer. J'y fus accueilli par les aboiements furieux de quatre chiens — pas un de moins ! — qui me menacèrent de leurs crocs. L'un d'eux, en se jetant dans mes jambes, me fit perdre l'équilibre. Je levai les yeux et aperçus ma ménagère, réfugiée sur une chaise, debout et les jupes serrées contre les jambes, tremblantes comme feuille de peuplier agitée par le vent du soir. Cette position de la vieille femme, m'arracha un éclat de rire homérique, auquel elle répondit par un regard indigné.

Tandis que les cinq bêtes surexcitées commençaient à se mordre furieusement, je demandai à la malheureuse comment les quatre premières étaient venues là.

— Regardez... cartes de visite, me répondit-elle laconiquement.

A ce moment la sonnette du dehors tinta, ce qui arrêta le carnage des chiens qui dressèrent les oreilles. Mme Surot ne bougeant pas de son refuge, j'allais moi-même ouvrir la porte.

— C'est bien ici M. le docteur Margaine ? demanda un homme vêtu en ouvrier.

— C'est moi-même, mon ami, entrez donc.

— Mon premier client, jubilai-je intérieurement.

Il entra avec quelque hésitation. Il devait avoir perçu de l'escalier la cacophonie canine. Ah ! si seulement ces maudits quadrupèdes pouvaient se taire ! pensai-je. Ah ! oui ! Le tintamarre reprenait de plus belle.

L'homme me considéra d'un air hébété.

— Je dois m'être trompé, m'sieu, fit-il, ce n'est pas un vétérinaire que je voulais.

Je le rassurai sur mon titre quand, par la porte que j'avais négligé de fermer tout à fait, les maudites bêtes s'insinuèrent une à une, se mirent à entourer l'homme et à aboyer en lui montrant les crocs redoutables.

D'un bond, le malade fut dans l'escalier qu'il dévala deux à deux, poursuivi par ses antagonistes à quatre pattes.

Je voulus au moins retenir mon ratier, si les quatre autres s'enfuyaient. Mais je me rappelai à ce moment que j'avais omis de demander son nom à son maître.

Je rentrai, contrarié comme on pense dans mon logis où ma ménagère avait, enfin rassurée, gagné le sol et je me disposais à lui demander d'où tous ces chiens venaient quand j'entendis par la porte d'entrée laissée ouverte, la voix peu amène de ma propriétaire.

— Ah ! mais ! ah ! mais ! soufflait la grosse dame, ça ne se passera pas comme ça.

Je gagnai l'escalier où je fus accueilli par un ouragan d'invectives, proférées par la charcutière qui montait les marches en haletant, précédée par mon premier client et suivie de la meute quadrupède.

— Ah! non, m'siu, ça ne se passera pas comme ça, éclata-t-elle en guise de conclusion. Déjà le train d'enfer que menaient vos cinq chiens, rien que ça, m'avait porté sur les nerfs, mais vous avez passé la mesure en vous servant de ces bêtes pour chasser un client dont la mise ne vous plaît pas.

En fuyant devant elles, cet homme a cassé un carreau à la porte d'entrée.

— Mais, madame Mercier...

— Il n'y a pas de madame Mercier. En voilà assez !

— Entrez, ma bonne dame, je vais payer le carreau cassé, mais je tiens à vous expliquer.

Les chiens écartés, je donnai les dix francs qu'elle exigeait et l'assurai que je n'était pour rien dans la présence des quatre premiers.

Elle montra un visage incrédule.

Alors j'interrogeai du regard ma ménagère.

— C'est moi la coupable, confessa-t-elle. Votre fiancée et vos amis étant venus s'informer auprès de moi de ce qui pourrait vous faire plaisir pour votre fête, je répondis : « Un chien ! » sachant qu'en général on donne toujours autre chose que ce que l'on désire. Mais, par malheur...

Une douce hilarité calma ma propriétaire et mon premier client. *Henri Mansvic.*

Oh ! ces amoureux ! — En chemin de fer, deux jeunes mariés montent dans un wagon de première classe.

Derniers adieux aux parents qui accompagnent. Le train s'ébranle et le couple s'installe dans les deux fauteuils de droite.

Un monsieur, qui occupe le fauteuil de gauche, ne tarde pas à s'endormir et ronfle.

Peu à peu le couple se familiarise avec ce ronflement et, sans s'inquiéter de la présence du dormeur, madame donne à son mari les noms les plus tendres.

— Mon petit chat, mon petit loup, mon petit bichon, mon petit rat, mon...

Le monsieur, dans son fauteuil de gauche :

— Appelez-le une fois pour toutes mon arche de Noé, et laissez-moi dormir, tonnerre de Brest !

LES MÉTIERS DIFFICILES

OUI, c'est entendu, tous les métiers sont difficiles ! On ne s'improvise pas comme ça, du jour au lendemain, médecin ou taupier ! Chaque ouvrier doit faire son tour de France, à commencer par les professionnels de la pédale ! Il faut beaucoup de doigté pour être ambassadeur... et bon pianiste, du cœur pour finir en beauté le tour de Suisse cycliste... et exercer le saint ministère, il faut de l'œil pour devenir un éminent astronome... et scier une planche en suivant le tracé, et que diriez-vous d'un parfumeur ou d'un... gendarme qui manquerait de flair ? Un avocat de valeur est toujours un homme de poids, comme le champion du monde de boxe ! Et pensez un peu combien il faut avoir le goût délicat et cultivé pour donner un excellent cuisinier ou un peintre de talent !

Mais ce sont là, métiers courants, dont les difficultés deviennent un jeu par l'exercice : c'est en forgeant qu'on devient forgeron ! Et en lisant qu'on devient... liseron !

Il existe d'autres professions, auxquelles on ne pense pas et qui demandent un apprentissage rebutant. Tenez, par exemple, le métier de scaphandrier ! Que répondriez-vous à votre fils qui vous dirait :

— Papa, j'aimerais bien être scaphandrier !

— Vous ne pourriez pas lui rétorquer que le métier est encombré ! Parce qu'on en demande des quantités... même chez nous ! Parfaitement. Vous aurez certainement lu comme moi, ces annonces parues, il y a quelques temps, sous le titre « scaphandriers » :

On en demande quelques-uns.